

L'ŒUF DE LENNON

DU MÊME AUTEUR

Bohane, sombre cité, Actes Sud, 2015.

KEVIN BARRY

L'ŒUF DE LENNON

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Carine Chichereau

BUCHET • CHASTEL

L'ÉDITEUR REMERCIE L'IRELAND LITERATURE EXCHANGE
POUR SON AIDE FINANCIÈRE
(Fonds d'aide à la traduction, Dublin, Irlande).

www.irelandliterature.com
info@irelandliterature.com

Titre original : *Beatlebone*
© Kevin Barry, 2015

Et pour la traduction française : © Libella, 2017
7, rue des Canettes, 75006 Paris
ISBN : 978-2-283-03027-1

Pour Eugene, Joan, Majella, Mary

« ... la plus insaisissable de toutes les îles, la première personne du singulier ».

John McGahern, « An Island Race »
in *Love of the World : Essays*.

SOMMAIRE

Première partie. John est mû par le moteur de la mélancolie – 1978.....	13
Deuxième partie. Lady Narcosis (Douce musique <i>country</i>).....	81
Troisième partie. C'est tous les jours les vacances à l'hôtel Amethyst	115
Quatrième partie. L'Invective	175
Cinquième partie. Black Atlantis	205
Sixième partie. Onze onze onze – Dakota	231
Septième partie. Glissez-vous à l'intérieur de la maison	267
Huitième partie. La terrible perte de la bande magnétique de Beatlebone	295
Neuvième partie. La fête est finie	325

PREMIÈRE PARTIE

JOHN EST MÛ PAR LE MOTEUR
DE LA MÉLANCOLIE – 1978

Il se met en route vers cette destination comme le ferait un animal, suivant une sorte de migration fatale. Il n'y a là rien de rationnel, et ce n'est pas non plus très normal, mais c'est là justement tout l'intérêt. Il a voyagé vers l'est pendant la moitié de la nuit et nul ne l'a vu – quand tu baisses les yeux, ils ne peuvent pas te repérer. À travers les cieus shootés, les aéroports flippants, mais ça y est, il est enfin assis à l'arrière de la vieille Mercedes. Son cerveau est pareil à un centre-ville et les os de ses pieds de singe le chatouillent étrangement. C'est chiant. Rien à foutre, il fera avec. La route se déroule telle une langue noire qui lèche les ténèbres. Ses pieds, on dirait bien des pieds de singe, non ? Et puis, il a les gencives qui saignent. Mais il ne va pas s'inquiéter pour ça maintenant – plus tard. Faut en garder un peu pour après. Arbres et prés défilent dans la nuit grumeleuse. Il y a des singes dans son putain de cerveau depuis quelque temps. L'angoisse ? Il entend une triste note bleue sortir de quelque part, peut-être de lui-même. Maintenant les prunelles sombres du chauffeur apparaissent dans le rétroviseur :

Tout est arrangé, dit-il. Vous devriez pas être embêté. Mais ça pourrait prendre une bonne heure pour arriver là-bas jusqu'à l'hôtel.

Le chauffeur a une voix très douce, profonde, qui inspire confiance, à la manière des présentateurs de journaux télévisés, la note basse et le velours brun de son timbre, du velours côtelé, et la grosse Mercedes massive fend l'air, silencieuse comme de l'argent, à mesure qu'ils avancent.

John est fatigué mais pas près de dormir.

Pas ces putains de reporters, dit-il. Pas de photographes.

Dans le noir presque total, on devine la présence des arbres, des prés et des collines entremêlés. À la manière dont on sent le monde se former autour de soi une nuit de printemps quand on a de la veine. Il baisse la vitre de quelques centimètres. Inspire une fraîche goulée de lumière d'étoiles pour se ragaillardir. Bleue et gazeuse. Très agréable. Il est vanné, mais il n'arrive pas à fermer les yeux. C'est le mois de mai – l'air en est gorgé, parfumé –, et il est aux aguets.

Mais bordel, chauffeur, on est où, là ?

C'est très difficile à dire.

Il lui plaît, ce chauffeur. Il étire ses orteils de singe. C'est le beau milieu de la nuit et on n'est nulle part, bordel. Profond soupir – ça commence bien, mais très vite ça vire

au gémissement maussade. Pas terrible, la chute. Le chauffeur jette un œil à nouveau dans le rétro. Comme pour dire *reprends-toi*. Un moment, ils se regardent l'un l'autre d'un air grave ; la nuit avance. Le chauffeur est tout empourpré – folie ou eczéma –, son nez a l'air mort :

Ça vous mènera nulle part, chuchote-t-il à présent sur un ton de réprimande.

Le chauffeur donne un petit coup de volant, regard tranquille ; tournant. Ils foncent vers l'ouest. Les montagnes gravissent le ciel nocturne. Les étoiles froides voyagent. Ils sont de plus en plus hauts. Pendant ce temps, l'air se transforme. Près de bosquets éparpillés, une odeur médiévale. Autour d'une maison à l'abandon dans un brusque virage, une atmosphère occulte. Comment expliquer ces trucs à la con ? Ils arrivent enfin le long de la mer d'un noir luisant, l'endroit est véritablement hanté

en tout cas pour moi

et il y flotte une tristesse, aussi, qui t'enveloppe comme une seconde peau humide. Par là les arbres ont été tordus, déformés par le vent pour en faire d'étranges nouvelles silhouettes – il voit des sorcières, des goules, créatures des bois nocturnes, *banshees* boudeuses, cagoules caquetantes.

C'est une nuit pour ces putains de chauves-souris, dit-il.

Pardon ?

Ce que je veux dire c'est que je suis complètement à l'ouest, ici, moi.

Désolé...

Pour ce que tu y peux.

Il se renforce sur la banquette, comédien pâle aux aguets, d'un blanc crayeux ; ses os usés, son âge. Ni paix ni sens ni sommeil. Et la mer qui est là et qui bouge. Il l'entend tirer sur ses câbles – lent évanouissement rouillé. Ce qui est poétique, pour un homme aux heures sombres, seul dans son jean – ça l'émeut.

Le chauffeur se retourne, sourire triste –

Vous avez l'air d'un pauvre gars qui s'est empêtré en lui-même.

Ah ?

À quoi vous pensez ?

Pas facile à dire.

Amour, sang, sexe, sort, mort, néant, mère, père, couilles et con – voilà à quoi il pense.

Et puis –

Combien de fois ils vont encore me demander de participer à cette connerie de Muppet Show ?

Je veux juste aller sur mon île, dit-il.

Il va passer trois jours seul sur son île. Voilà tout ce qu'il demande. Pouvoir hurler de tous ses poumons, bordel, hurler les jours en nuits, hurler aux étoiles la nuit – s'il y a des étoiles et qu'elles se manifestent.

*

La lune balaie les prés et à travers la nuit ils avancent – la lune est en suspens au-dessus des champs et des arbres bon sang, et pourtant il n'est même pas capable de pousser un hurlement.

Radio ?

Vas-y.

On essaie radio Luxembourg ?

Ouais, allez, un petit coup de Luxy.

Mais ils diffusent Kate Bush, là-bas, sur sa fichue lande, « *wiley, winding moors* ».

Une question, dit-il.

Oui ?

Qu'est-ce que ça veut dire ce « *wiley* » à la con ?

Elle dit pas « *winding* », venteux ?

Elle dit bien « *wiley* ».

Ben...

Arrête-moi ça, dit-il.

Vociférations de sorcières. Les collines s'effacent et la nuit se retire. Maintenant à l'horizon une ville, dans sa paume de lumière – un petit royaume –, et au bout d'un long temps incertain – il respire mais il n'est pas très vif – ils arrivent sur un vieux pont et il demande à s'arrêter un moment près de la rivière pour écouter.

Ici ?

Oui, juste là.

Il est quatre heures du matin – le moteur ronronne doucement sans effet – et les arbres ont une voix, et la rivière a une voix, ils sont très vieux.

Le chauffeur se retourne :

L'hôtel est juste de l'autre côté de la ville, à quelques kilomètres.

Mais John regarde au-dehors, l'oreille tendue, il se prépare à partir.

Tu peux me laisser là.

*

Il avait l'intention de vivre un moment sur son île, mais il ne l'a jamais fait. Il l'a achetée à vingt-sept ans, comme dans un rêve. Et puis le mois de mai est revenu, il se sent un peu bizarre, un peu dingue à nouveau – les portes de l'autre monde s'ouvrent – et il a besoin d'aller s'asseoir sur son île encore une fois, seul, pour contempler la baie, avec en face le gros poing serré de la montagne sacrée, de tailler une bavette avec les lapinoux, copiner avec les étoiles de mer, lécher le sel sur ses côtes, remuer la tête comme un chien qui s'ébroue après la pluie, Crier, sans que personne puisse le trouver.

La Mercedes noire attend sans bouger, éclairée par le pont qui enjambe la rivière chantante.

John s'éloigne de la voiture à pas lents à reculons – un pied en arrière, puis l'autre.

Il est si loin de l'amour et de chez lui à présent.

Voici l'histoire du plus étrange de ses trips.

*

Et la saison est à son apogée. L'instant va bientôt se laisser tomber de tout son poids dans l'été. Par-dessus ornières et tunnels, la rivière est une ruée de voix dans la douce chair noire de la nuit et des bois, le chauffeur s'appuie sur le capot – il prend ses aises, sans inquiétude, bras croisés, joyeux même –, la portière est ouverte, si bien que la voiture illuminée se détache dans l'ombre, sur la maçonnerie du vieux pont, la petite ville qui s'élève au-delà avec ses cheminées, ses pignons voûtés. John recule d'un pas, encore un, il rit bien fort, mais sans malice – le chauffeur est de plus en plus petit ; pourtant il le regarde toujours, amusé – et la ville, la rivière, le pont, la Mercedes, pas à pas rapetissent, s'éloignent.

et si je continuais d'avancer comme ça sans voir où j'allais

et si je continuais d'avancer comme ça jusqu'au bout de la nuit et des arbres

alors il quitte la route, s'enfonce dans le fossé, son pas se dérobe, il trébuche, tombe sur les fesses dans l'eau noire et glaciale au fond du fossé. Il rit à nouveau, se redresse, se retourne cette fois, entre dans le champ, presse le pas.

Il ne répond pas à son nom qui résonne à travers l'air et la nuit.

*

La nuit est si claire et tiède. Il avance à travers champs jusqu'à ce qu'il soit assez loin de la route. Il peut lancer son

nom à elle à travers le ciel. Sentir sa lumière à nouveau dans sa bouche. Bordel de merde. Il est tellement fatigué, crevé, cuit – sentimental. Le sol s'enfonce sous ses pieds, luxurieux. Il a envie de s'étendre sur cette terre douce et riche, alors il s'allonge. Voilà tout ce dont il a besoin. Il se couche sur le ventre, visage face au sol, et ses ongles y creusent en profondeur –

Putain, John, accroche-toi.

La sphère de la nuit tourne par minuscules degrés incrémentiels. Son extrémité se balance sur ses gris et ses arches. Il peut faire ce qu'il veut. Vivre dans un château en Espagne ; courir avec les marées de la lune. Il tourne la tête pour coller la joue contre le sol. Il se repose quelque temps. Mars darde son feu terne à l'est. Il reste pendant un long moment au calme jusqu'à ce que les collines s'éveillent, que les oiseaux se mettent à crier, à flirter, et maintenant il se sent lucide, régénéré.

John est étendu, à cheval sur la terre tiède dont il écoute les os.

*

Il sent qu'il se fissure peu à peu depuis le début du printemps. Il en reconnaît tous les signes. Une minute il est perdu dans le passé, la suivante, il se retrouve propulsé dans le présent. Pas trace du futur. L'année est à un tournant, tout reverdit, tout est à nouveau beaucoup trop vivant, merde.

Et puis il est hanté par son propre moi depuis trop longtemps, incessamment fasciné par ce moi sombre – il est dans la douleur, il est la divinité, il est un foutu monstre – mais, à présent, il a trente-sept ans –

Putain, trente-sept ans ?

– et il veut se débarrasser de tout ça pour de bon – il est adulte – alors il regarde le monde extérieur et il le voit tel qu'il est, un endroit où crecher, un trou à rat, un doux paradis – le mont de Vénus – d'amour, de sexe, de sommeil, voilà ce qu'il est, ou devrait être, et John, lui, il est scabreux (ça, c'est un mot) et tendre – il est les deux – et il y a là une sacrée putain de richesse d'amour maternel – encore maintenant – à être ce gars sentimental de Liverpool – l'éclat de sa mort telle son étoile ombreuse – et la vieille ville d'un noir charbon, majestueuse – pas vrai ? – enfin, dans la journée, parce qu'elle était vertigineuse la nuit – bouffées de bière et de fumée, carillons de cloches à la volée – une ornière dans une ruelle – c'est bien ça ? – minuit selon les cloches, odeur de chatte –

oh ma douce ma pâle de peau aux lèvres tendres

– et maintenant il a la gaule, il descend Bold Street, c'est la ville de Liverpool, il a dix-sept ans, il n'est qu'un sale petit Blanc du nord de l'Angleterre avec du sang de patate irlandais dans les veines et c'est comme ça, c'est ainsi qu'il est fait, et à l'intérieur, aux tréfonds de lui-même – *écoutez* –, résonne la note alcoolique.

*

Il s'assoit dans le champ. Regarde autour de lui prudemment. Bon Dieu de merde. Il est assis dans la lumière grise blafarde, l'air humide et froid. Eh oui, il est bien retourné tout seul se fourrer dans cette putain d'Irlande, aucun doute là-dessus. Il y réfléchit un peu, fume une clope. Un souffle d'air froid traverse le champ, courbe les herbes folles qui s'agitent – il éternue. L'âme s'arrête alors, à ce qu'on raconte. En tout cas, elle déconne un instant. Une quinte de toux le pousse à se relever. Ses pauvres poumons, soldats fatigués. Il reprend son errance. Écoute une chanson sous la surface du sol. Puisqu'il n'en trouve pas d'autre. Il retourne vers la route de départ. Un peu en proie à la panique, c'est vrai, mais continue de marcher, ne t'arrête pas. Et peut-être qu'ainsi, John, tu réussiras à laisser le passé derrière toi.

*

Il retrouve sa propre trace dans les hautes herbes. Traverse le pont dans la lumière humide. Un sombre ami, un héron, se tient gris et immobile tel un merde-comment-ça-s'appelle à la lisière de la rivière et de la ville. Il continue et entre dans le village. Une sentinelle, c'est ça. Ses mots sont sens dessus dessous, c'est le bordel. Des semaines à dormir que des demi-nuits. Des semaines de suées nocturnes et d'hilarité. Sauf que cette fois, y a pas de chansons à la clé. Le village est aussi désert qu'une plage en temps de guerre. Il s'assoit sur un banc sur une place vide. Respirez un coup, madame Alderton. Il jette un coup d'œil autour de

lui. Ça va. On dirait qu'il joue dans un sketch à deux, genre Pete and Dudley, mais tout seul. Franchement qu'est-ce qu'il fout là, dans ce bled au milieu de nulle part du mauvais côté de l'océan, si loin de ceux qu'il aime et de chez lui ? Sans doute sait-il qu'ici il peut être seul.

C'est le petit matin, tout est calme à part les feuilles. Il longe le bord de la place sous les feuilles qui s'agitent. Passe devant l'épicerie endormie, l'église assoupie, et il y a aussi un petit dispensaire très satisfait de lui-même – ça, c'est moi, pense-t-il. Son empathie – qu'est-ce que ça fait d'être vieux et malade ? Odeurs solides d'infirmière-en-chef, de talc et de tarte à la confiture. Derniers feux au rayon de la bandaison ? Ah oui, mais bien solitaire alors. D'accord. Avance, John. Allez, putain, un peu de gaîté ! Des mots aléatoires naissent sur ses lèvres tandis qu'il arpente les rares rues désertes de la ville dans le petit matin. Voilà une autre entrée – triste. Mais si, c'est très joli en fait. Il revient vers la petite place. Sent un mouvement sur le côté en contrebas : le héron qui tourne sa tête régaliennne, telle une horloge, pour le regarder de loin, au bord de la rivière. Des yeux comme des perles, d'un côté et de l'autre. Tu as des nouvelles pour moi ? Rien de bon, j'imagine. L'éclat métallique de son plumage gris dans le soleil froid. Sensation surnaturelle – d'un autre monde. Allez, putain, continue. Il voit un vieux chien gras qui dort sur le trottoir. Ah, c'est agréable. Il l'observe un moment et puis il a les larmes aux yeux, en fait, à cause des petits soupirs saccadés du chien – il est hors du monde à présent –, de son gros ventre assoupi, et il voit

ses rêves canins d'os, de chats, de caniches aguicheuses qui fument des Gitanes et lèvent leur petit cul serré en l'air.

L'air est épais, salé. On pourrait y mordre. Respire les effluves marins avec cette pointe vaginale, John, odeur maternelle. Il traverse cinq minutes difficiles, mais il s'en sort. Il retourne une pancarte pour les touristes. Dessus, il y a une carte et soudain tous les noms d'il y a neuf ans – sa dernière visite – lui reviennent en fanfare. Newport, Mulranny, Achill Island et puis la grande baie accidentée, Clew Bay, avec tous ses minuscules îlots. Des dizaines, des douzaines, des centaines d'îles. Il lit qu'il y en a exactement trois cent soixante-cinq en tout ; une pour chaque jour de l'année –

Alors la sienne, comment il va faire pour la reconnaître ?

Bruissements et mouvements. Il est seul et pourtant non – il entend passer les fantômes de la ville. C'est la relève du service de nuit. Il cligne trois fois pour les faire disparaître ces connards. Il a ses petits rituels. Il sort une cigarette et écoute. Prend une longue bouffée, la retient, son cœur bat ; il souffle lentement. Il voudrait entrer en lien avec toi à présent. Il a trente-sept ans de route derrière lui – de route lente-rapide, lente-rapide – et il vit dans une grande forteresse très haut au-dessus de la plaine où errent les effrayants Peaux-Rouges – ces audacieux Manhattoes – et là s'il le murmure très très doucement – ce mot spécial – et si tu écoutes attentivement – en tendant vraiment l'oreille –

Tu l'entends encore ?

*

Le vieux chien gras s'éloigne nonchalamment du trottoir. Grande stupeur de mâle évidente. Dans la démarche du pauvre bougre ; dans son allure. Il regarde jusqu'à l'autre bout de la ville et secoue la tête. Il regarde de l'autre côté – même chose. Il ne semble pas encore avoir remarqué la présence de l'étranger. Il renifle le caniveau – pas bon, ça. Il se frotte longuement, lentement contre le mur de l'épicerie – il est toujours là, et le crépi, ça gratte bien là où ça démange. Il longe la place histoire d'effectuer son tour matinal, mais il a l'air fatigué, las, et l'arrière-train charnu dodeline lentement à mesure qu'il avance. Il s'arrête au milieu de la place, comme saisi par une pensée religieuse ou philosophique, car la brise lui apporte des odeurs qui font frémir ses moustaches, alors il grogne un peu à contrecœur et se retourne pour remonter la trace de l'odeur jusqu'à un type en jean à l'air louche assis sur le banc.

Bonjour, dit John.

Le chien lève les yeux avec prudence – il est sur ses gardes, c'est un vieux de la vieille. Il s'approche avec soin et regarde John au fond des yeux en grondant.

Je sais exactement ce que tu ressens, dit John.

Le vieux chien gras pose le menton sur son genou, John une main sur le flanc de l'animal enflé par son souffle tiède, et ensemble ils partagent un instant de grâce soupirante.

Ne jamais dire que c'est un moment de bonheur, sans quoi il s'enfuira.

Le chien s'allonge pour s'installer à ses pieds et pose son museau écumeux sur l'extrémité de sa basket violette flambant neuve.

Ça fait pas longtemps qu'elles sont sorties de leur boîte, dit John.

Il se baisse, remonte la tête du chien en lui passant un doigt sous le menton, y découvre une douce tristesse ainsi qu'une beauté très particulière, une beauté baveuse, et aussitôt il baptise l'animal :

Brian Wilson, dit-il.

Alors le chien se met à remuer sa queue lasse, il semble sourire, John éclate de rire, entonne d'une voix haut perchée :

*Oh it's been buildin' up inside o' me
For oh, I don't know, how long¹*

Le chien se met à gémir doucement en harmonie, en parfait contrepoint – duo du matin – et John pense –

Cette petite escapade est en train de partir en couille, là.

1. Paroles extraites de la chanson « Don't Worry Baby » des Beach Boys (paroles et musique de Brian Wilson et de Roger Christian. (N.d.T.)

*

Une voiture marron arrive lentement de la partie haute du village. John et le chien Brian Wilson tournent leur museau et leurs yeux brillants pour l'observer.

À l'intérieur, un tout petit homme à tête ronde en guise de conducteur. Ses yeux arrivent à peine à la hauteur du volant. Il s'arrête devant l'épicerie mais laisse tourner le moteur. Il descend du véhicule vrombissant. On dirait un jockey, un gars du Grand national de Liverpool, ce type sec et minuscule. Il attrape un paquet de journaux à l'arrière de la voiture, qu'il apporte en haut des trois marches de l'entrée de l'épicerie.

Bien ? dit-il.

Bien bien, dit John.

Il dépose le paquet, sort un canif de la poche arrière de son pantalon, coupe la ficelle qui retient ensemble les journaux et prend le premier de la pile qu'il parcourt en vitesse, tandis que le moteur continue toujours de respirer, que Brian Wilson fait la grimace, et que John se recroqueville sur lui-même pour se protéger du froid matinal qui monte de la rivière et traverse le village en pointes acérées.

Je m'en vais vous dire un truc, et c'est gratis, dit le jockey.

Allez-y.

Cet endroit, il est tenu par des couillons de singes.

À qui le dites-vous !

Il soupire et repose le journal en ordre sur la pile. Recule jusqu'au bord de la chaussée et regarde une fenêtre au-dessus de l'épicerie.

Aucun signe de Martin ? dit-il.

Et de secouer la tête mû par un doux désespoir –

Ah, c'est le problème après une nuit où on dort pas, pour sûr.

Et là-dessus, il repart.

John et le chien Brian Wilson le regardent s'en aller.

Il ne faut jamais faire confiance à un mec qui ressemble à un jockey, dit John, parce qu'ils ont des yeux bizarrement disposés.

*

Un gosse baraqué arrive sur la place, un ballon de foot orange sous le bras. Tout en marchant, il scrute les alentours d'un côté, puis de l'autre, à l'est, à l'ouest. Il arbore un air dur et sévère. Comme s'il allait envahir la Russie.

Salut, dit John.

Ouais, répond le gamin.

Il s'arrête, laisse choir le ballon, l'immobilise sous son pied – il le fait rouler d'avant en arrière avec une considération pensive.

Vous êtes un Connellan ? dit-il.

Peut-être bien, dit John.

Vous êtes là pour tout l'été, ou juste un petit moment ?

On va voir comment ça se passe.

Ah, ouais.

Le gosse tape dans le ballon qui rebondit contre le mur de l'épicerie, puis il le bloque à nouveau et recommence.

Comment elle va, la grand-mère ?

Elle est plus si rapide, répond John.

Ben oui, elle vieillit, dit le gamin avec une grimace.

Et toi, ça te fait quel âge, maintenant ?

Dix ans, répond-il.

Nom d'un chien, dit John, le temps passe.

C'est peut-être au frère que vous pensez, reprend le gosse.
Le Keith. Il a que sept ans.

Je te remets, maintenant.

Le garçon reprend sa route avec un petit signe assez sec, il donne de légers coups de pied dans le ballon en diagonale en suivant son chemin, accélère, ralentit lorsqu'il lui revient, frappe en rime quand le ballon suit la courbure de la rue, ce gamin à l'air gauche, aux jambes arquées, dont le nom ne sera jamais scandé dans les gradins haletants – et ainsi va la rivière d'argent.

Et le garçon traverse le ruisseau, poursuit son chemin, le héron s'envole de ses ailes lentes et lourdes au battement régulier, le garçon est parti pour son terrain de jeu et le matin se lève. C'est le genre d'instant qui pourrait te fendre le cœur si tu appartenais à cette catégorie de personnes.

Si tu étais un gentleman prompt aux larmes, dit John.

Brian Wilson gémit doucement à nouveau, il s'étire et pousse une longue plainte dans le soleil du matin.

*

Voilà une vieille dame qui louche au volant d'une super.
Mini rose, elle s'arrête en grondant devant l'épicerie